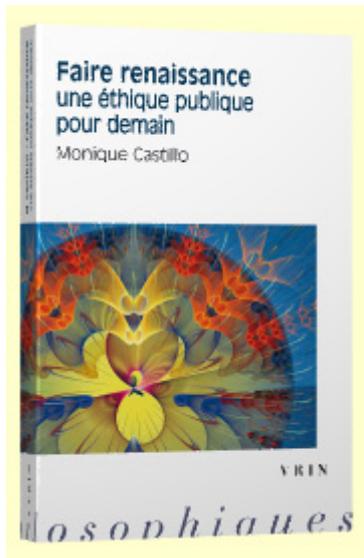


**Castillo M., (2016), *Faire renaissance, une éthique publique pour demain*, Vrin Moments philosophiques, 253 p.**



*Remarque introductive* : Au dernier COPIL, plusieurs d'entre vous se sont montrés intéressés par la manière dont la construction d'un essai guide le lecteur, alors j'ai développé ce point plus longuement. A vous de me dire si c'est utile ou pas. De manière générale, j'essaye de rendre compte du cheminement de la pensée de l'auteur en m'appuyant quasi exclusivement sur des citations, comme un squelette auquel la lecture complète donnerait chair. Du coup, suite à vos remarques, j'ai fait beaucoup plus long...

**L'auteur** : Monique Castillo est philosophe, professeur à l'UPEC (Université Paris Est Créteil). Elle a publié plusieurs ouvrages sur Kant et sur différents thèmes comme les Droits de l'Homme, l'Europe, l'Identité...

Préface de Philippe Herzog (économiste, essayiste et homme politique)

### **Le propos :**

*Constat de départ* : « Divisions et déliaisons sont des états de civilisation désormais installés dans les esprits et que la politique a le plus grand mal à gérer. Ce qui nous intéresse ici, ce sont leurs causes morales, leurs causes culturellement morales. » (Intro. P.23)

*Développement et ouverture* : « Contradictions de l'individualisme, embarras du pluralisme, antinomies du productivisme, autant de tensions morales et politiques qui installent la civilisation européenne dans un sentiment de déclin et d'impuissance. Nos héritages contradictoires causent en partie ce désarroi, mais la gestation d'un monde en formation réclame en urgence un ressourcement créateur d'une société ouverte, de l'intérieur, par sa propre puissance de sublimation symbolique.» (quatrième de couv.)

### **La construction.**

Un ouvrage « en cubes » (j'avais qualifié ceux de Dugain et Lebourg : « en éventail ») remarquablement structuré. Trois parties (trois « cubes »), qui s'enchaînent, se répondent, se complètent, chaque partie se divise en quatre chapitres (le dernier chapitre de la troisième partie étant la conclusion.)

Les trois parties de cet essai explorent les paradoxes qui caractérisent dans notre société :

- . Les politiques de l'individu
- . Les politiques du pluralisme

. Les politiques de la création

« parce qu'ils illustrent les contradictions et l'insécurité qui font notre condition culturelle » (P.29)

Chaque partie offre un crescendo : constat, fondements, quelques déclinaisons, nécessaire refondation et ouverture sur la partie suivante. Chaque partie (comme chaque chapitre) est introduit brièvement, l'auteur précise ce qu'elle va traiter et donne son fil directeur.

*(Le propos étant exigeant (mais toujours clair), cette structuration supporte le lecteur dans sa compréhension. Une fois saisie la logique d'ensemble, on peut « se promener » dans ce livre, l'auteur resituant régulièrement chaque point dans son développement global.)*

Puisque son propos se centre sur les contradictions et les paradoxes de notre héritage culturel, le mode binaire est privilégié dans l'écriture. On progresse dans la lecture à partir de « mais », « toutefois »...

### **Première partie : Politiques de l'individu**

Chap.1.: L'auteur s'intéresse dans un premier temps à deux notions l'individualité et la singularité. Elle s'appuie sur Rousseau pour parler de la naissance politique de l'individu, Rousseau qui conçoit la citoyenneté en mettant l'accent sur la priorité de l'intérêt général et du bien commun : « L'individualité doit alors trouver la plus haute réalisation de soi dans la promotion d'un corps commun, doté d'une âme qui est faire d'une volonté commune. » (P.39). Ici, « le Moi ne se personnalise qu'en s'associant » (P.40)

Mais l'évolution des mentalités, le tournant hédoniste ont fait émerger la notion de singularité : l'acteur fait place au bénéficiaire. « L'individu tend à s'affirmer comme l'élément libre d'une société civile qui lui permet de jouir des droits qu'il n'a pas délégués mais conservés pour lui-même, comme le droit d'assurer individuellement son bonheur. » (P.41).

Mais poussée à son extrême cette singularisation dans laquelle l'individu devient à lui-même son propre but débouche sur la désocialisation « il découvre la solitude au bout de la déliaison. » (P.45)

#### Chap.II.

L'individualité met en avant la notion d'autonomie telle que conçue par Rousseau : « obéir à la loi qu'on s'est prescrite en liberté »

Lui ont succédé (dans une perspective nietzschéenne) des philosophies du soupçon. Historiennes, suspicieuses, elles débouchent sur une autocritique de la pensée occidentale « Une 'déconstruction' permanente de ses idéaux enjoint la raison occidentale de reconnaître ce qu'elle méconnaît d'elle-même et vient lui révéler qu'à son insu elle est asservie à la technique (versant heideggérien) et au capitalisme (versant marxiste). (P.55) Et la singularité « devient une ressource nouvelle pour une émancipation nouvelle ». Elle est « exaltée comme un principe de résistance politique et de fécondité culturelle » (P.56). Elle devient le modèle de tout contre-pouvoir à l'idéal d'autonomie.

Mais la négation de soi d'une culture « agit comme une menace d'autodestruction » (P.57) « Que devient alors le bien moral en politique ? » (P.57)

#### Chap.III.

La cohabitation de deux modèles antagonistes d'individualité met la société démocratique « en état de souffrance » (P.61). Comment faire cohabiter l'idéal d'autonomie et le culte de la singularité ?

Castillo prend trois exemples d'impasse : l'éducation, la justice, la déculturation morale en politique.

*(Je retiens le premier, à cause du lien possible avec le projet « Rencontre entre pères d'adolescents » de David)*

Inéducables ? (PP 61- 65)

« Parents et enseignants ont cru en toute bonne foi qu'il convenait de valoriser la singularité de l'enfant pour encourager son autonomie. Mais le but ni l'enjeu ne sont culturellement les mêmes. »

L'autonomie suppose un arrachement à la particularité de chacun quand la politique de singularité

privilégie la dynamique des appétits et des émotions, parce qu'on les estime propres à rendre les individus créatifs et artistes. » (P.62)

Emergence de l'Enfant-Roi.

Au moment de l'adolescence : « L'individualisme adolescent, à l'âge numérique, s'investit dans des pratiques isolationnistes (ordinateurs, tablettes, téléphones mobiles) qui rendent visible le fait que la séparation l'emporte sur la continuité entre l'autonomie et le singularisme. Eduquer les enfants est tout simplement devenu une épreuve. » (P.63)

Par rapport à une approche collective de l'éducation, la singularisation des situations induit une séparation des destins : « donner une chance aux femmes *contre* la masculinité, une chance aux migrants *contre* les citoyens, une chance aux différents *contre* les « semblables » en politisant les outils pédagogiques, c'est présupposer que ces individus ne partageront jamais aucun destin collectif et qu'ils n'auront aucun combat futur à mener ensemble. » (P.65) Pour Castillo donner des droits à chacun relève de la justice sociale, « mais ce n'est pas d'ordre pédagogique. » (P.65)

*Ceci dit, le chapitre sur la déculturation morale et politique nous intéresse aussi pour Méaudre : je retiens le terme de « démocratie providentielle » où le social remplace le politique. Castillo cite D. Schnapper : (2007, *Qu'est-ce que l'intégration*, Folio Gallimard, p.198) « La démocratie providentielle favorise les revendications particulières des individus et des groupes cherchant à faire reconnaître leurs intérêts personnels et leur 'identité' propre, éventuellement aux dépens de l'intérêt général. » (P.77)*

Dans le dernier chapitre de cette partie, Castillo parle d'un nouveau tournant et d'une refondation. « La désolidarisation sociale devenant à son tour un fait culturel dominant, les tenants du singularisme se livrent eux-mêmes à la critique de l'individualisme (...) Le besoin de redonner une valeur publique à la liberté personnelle devient prioritaire » (P. 81)

Quand l'individu n'attend du pouvoir que des bénéfices individualistes, corporatistes ou communautaristes, il ne sait plus s'opposer à ce pouvoir « de façon constructivement politique » (P.83) Elle élargit son propos à la mondialisation qui tient « dans sa nasse » les marchés, les communications, les pensées, les actions... « mobilisatrice de la mobilité qu'elle impose par les déliaisons quelle même opère. » (P.85)

La mondialisation des flux n'est pas ressentie comme un nouvel état du monde, qu'il faudrait construire et où l'on pourrait s'installer, mais comme un processus qui n'en finit pas de changer les conditions d'existence. » (P.86) Et « la nature spécifiquement politique du pouvoir est alors menacée d'asservissement à cette puissance dépourvue de sens. » (P.86)

« La complexité du lien entre l'individualisme, l'individu et la société est cause d'interprétations politiques contradictoires qui contribuent à leur tour au désarroi général. »(P.87) Castillo examine successivement le républicanisme, le libéralisme, le libertarisme pour aboutir à la question : « Les démocraties que l'on dit avancées ne sont-elles pas les victimes paradoxales d'elles-mêmes ? » (p.92) Il faut repenser tout à la fois l'individu et la communauté politique (P.94)

« L'individu hérite de missions contradictoires » (P.95) : résistance (1945), insoumission (1968), singularité anticonformiste pour les réfractaires... De plus, il souffre d'un mal nouveau : l'exclusion (on n'a pas besoin de vous, vous n'êtes pas inférieur, mais inutile). A cette solitude s'ajoute l'imprévisibilité du monde (P.97) « Aucune religion, aucune science, aucune utopie ne dit comment allier les ressources naturelles, les ressources techniques, les ressources culturelles, les ressources scientifiques et les ressources morales dans un même projet d'action collectif et durable. » (P.97)

Ouverture de Castillo : peut-être la générosité sera-t-elle « dans les comportements privés et publics, la révélatrice de ce qu'est vraiment l'individu : un objet de foi. » (P.99)

Elle annonce sa troisième partie : « Perdant de vue que les hommes ne vivent pas dans un monde de choses, mais dans un monde de relations, la vision monadique de l'individualité oublie aussi que

l'invention de soi coïncide avec l'invention du rapport à l'autre et au monde, dans un mouvement d'individuation inachevable » (P.100)

## **Deuxième partie : Politiques du pluralisme.**

Ch.V. Définition : « Le pluralisme dit deux choses en un seul mot : il indique à la fois *ce qui sépare* (la pluralité factuelle des individus (...)) et ce qui réunit (une morale de respect réciproque (...)). Il fait de la différence la raison d'un accord » (P.107)

Attention au multiculturalisme qui « pose les différences comme insurmontables par souci de tolérance à l'égard de la diversité des cultures mais rend par là-même inconcevable leur possibilité de cohabiter. » (P.108)

Le pluralisme est un universalisme, « un universalisme relationnel et communicationnel. » (P.110) : « Cette attente d'une *démocratie morale* capable d'affronter le défi de la cohabitation des individualités, des communautés, de la précarisation de la vie de chacun, de la médiatisation des savoirs et des migrations dans le cadre de la mondialisation est un facteur d'utopie conciliatrice pour une nouvelle moralisation de la démocratie. » (P.111)

Castillo parle alors de l'estime de soi et du besoin de reconnaissance.

Chap VI : Parlant de l'Union Européenne, elle refuse l'idée d'un Etat Européen : il faut accorder sans unifier. De même, il faut abandonner au niveau mondial « la référence à une identité humaine universelle conçue selon le schème d'un progrès collectif de l'humanité vers une destination morale commune. » (P.121) Elle pose l'hypothèse d'une « trisexion axiologique du monde » : « Trois et non pas eux systèmes de valeur divergents réclament un égal droit à la reconnaissance : pour simplifier : le traditionalisme (valeurs fondées sur une transcendance), le modernisme (valeurs fondées dans l'universalité de la raison humaine) et le postmodernisme (valeurs fondées dans la singularité individuelle ou culturelle) peuvent diversement s'opposer ou se combiner de manière imprévisible) (P.122). Elle retient les trois termes de prémoderne, moderne et post moderne. Suivant les lieux, les contextes, on voit des combinaisons imprévisibles de conflits entre ces trois systèmes. (P.125) et elle en donne différents exemples, notamment celui des peuples décolonisés (importance des notions d'honneur et de reconnaissance).

Enfin, « A l'intérieur d'un même Etat (...), les citoyens peuvent nourrir des attentes différentes à l'égard du pouvoir ; une attente de type holiste, traditionaliste et prémoderne pour les uns, une attente de type légaliste et moderne pour les autres, une attente individualiste, *welfariste* et post-moderne enfin pour une troisième catégorie d'entre eux. » (P.129)

Chap.VII. Castillo examine plusieurs versions du pluralisme. Pluralisme expiatoire qui amène les Européens jusqu'à une détestation de soi lorsqu'ils poussent à son extrême le relativisme axiologique « Quand l'indifférentisme est ressenti comme un déni de la culture occidentale encouragé par les élites intellectuelles elles-mêmes et dont l'effet est de favoriser la montée des communautarismes identitaires dans l'espace public, alors c'est le pluralisme lui-même qui est condamné et rejeté, parce qu'il impose de penser et de vouloir contre soi, non par liberté, mais au nom de l'autorité gagnée par un autre, l'autre culture, l'autre communauté. » (P.136) Pluralisme compétitif, pluralisme pensée unique du bien, pluralisme empathique (où elle revient à la générosité, montrant qu'elle dépasse la compassion, qu'elle peut être « créatrice ou re créatrice d'une puissance d'agir » (P.147)

Chap. VIII. Elle accorde une attention particulière à la diversité confessionnelle (je cite son introduction qui résume tout ce chapitre) « Elle défie les politiques de la pluralité de deux manières : par des violences de niveau infra-politiques (graffitis, (...), dégradations (...)) et par des revendications de légitimité supra-politiques (quête de Dieu, aspiration à l'absolu (...)). La cause pluraliste souffre à la fois d'être idéalisée, ce qui engendre des frustrations dont le surmontement ouvrirait la voie au partage d'un monde commun, et d'être instrumentalisée par des radicalismes dont l'unique but est d'en interdire l'espérance » (P.149)

Elle aborde notamment la question du dialogue interculturel qui a deux ennemis : le moralisme identitaire (piège ethico-politique qui essentialise les postures de chacun. P.157) et la déculturation (elle reprend ici Olivier Roy (P.158)

« C'est seulement quand le culte de la différence se trouve lui-même dénoncé en tant que mensonge culturel et religieux qu'une ouverture « par le haut », par la hauteur d'une visée commune au nom d'une humanité commune et de la responsabilité d'un destin commun peut faire la différence entre une religiosité close et une spiritualité religieuse ouverte. » (P.161)

Une politique de symbolisation est requise : « Une politique de civilisation est donc aussi une politique de symbolisation. » (p.165) « L'universel (...) impose aux populations de la terre la responsabilité d'un sens commun de la pluralité culturelle du monde. »

### **Troisième partie : politiques de la création**

*(cette partie fait lien et entre en résonance avec l'université de Nantes)*

Chap. IX. Puisque Castillo s'intéresse au symbolique, elle en arrive à l'art et à la création. « Il y a dans l'esthétique de la création une éthique de l'action » (P.174)

S'intéressant à la production de signes, elle souhaite faire la part entre la critique qui détruit et celle qui construit. Elle analyse ici longuement des dérives de l'idée de création et d'autonomie : elle aborde ainsi le thème du management par le progrès, notamment dans l'entreprise où l'autoévaluation est le plus souvent une pratique d'auto-asservissement. (P.181) Elle parle du mythe de l'individu « entrepreneur de soi-même » (p.182) pour privilégier l'interaction « la capacité de donner du sens à son activité, de faire sens à plusieurs, d'être co-acteur »

#### Chap.X. Castillo va dans les chap.X et XI. opposer production, fabrication à création.

Au-delà des idéologies, il faut s'intéresser à la fabrique du sens par le politique (P.189) Attention à ce que le mode d'action de la politique ne devienne pas simplement une fabrication (« de produits contrôlés comprenant notre santé et notre réussite professionnelle aussi bien que notre identité sexuelle ») (P.191) : le conditionnement débouchant sur un « libéralisme totalitaire » (P.192). Elle parle d'un « cadrage cognitif » où se combine les techniques de la communication avec les sciences cognitives. « L'âge cybernétique(...) définit un nouveau type de 'civilianisation' au sens où il s'agit d'un processus de civilisation techniquement engendré. » (P.195)

Elle se réfère à La Boétie et à sa thèse de « la servitude volontaire » (cela ne signifie pas que la servitude est souhaitée, mais qu'elle est acceptée. (P.198))

Elle s'interroge : « Qu'est ce qui donne à la modalité contemporaine de l'auto-asservissement le pouvoir de perpétuer un productivisme concurrentiel dont chacun reconnaît pourtant les injustices et les souffrances ? » (P.200) Sa réponse : la croyance à l'irréversibilité de l'impérialisme technique. Mais ce n'est qu'une croyance, qui renvoie à un imaginaire, un imaginaire instituant, celui d'un bonheur techniquement productible. (P.202). Elle a recours à la notion de mythe. : « le pouvoir fédérateur du mythe de la communication est donc d'ordre symbolique, au sens où il repose sur la capacité d'*autofiction* de tout un chacun. » (P.205). Elle s'intéresse au lien entre la culture et l'économie, dénonce ensuite la course à la surpuissance technologique et énumère les antinomies auxquelles cela aboutit : notamment « antinomie entre l'éthique et la technique dans le rêve de substituer à l'éthique tous les moyens de la technique : le drone tue à la place du soldat ; le ventre porteur donne la vie à la place de la mère : le bonheur n'est-il qu'une accumulation de performances vitales et sociales ? » (P.213)

Chap.XI. « La production est de l'ordre de la maîtrise, la création de l'ordre de l'inspiration. » (P.216) Le transhumanisme est le contraire d'un humanisme : il ne vise pas « l'*excellence* de l'espèce humaine, mais la *performance* indéfiniment exploitable des individus. » (P.217) « Le transhumanisme consacre ainsi pleinement la substitution de la fabrication à la création. » (P.217)

« Mais La réduction de la politique à une technique de fabrication et de contrôle ne peut rivaliser avec l'engendrement de soi par soi de la vie elle-même. » P.220) Elle en appelle donc à une nouvelle

anthropologie et à une autre philosophe de la vie. « C'est la créativité propre de la condition humaine qui se révèle le plus digne de foi et d'espérance pour envisager l'avenir. » (P.220)

Il faut donc « créer plutôt que produire » (P.221) « La création n'est pas uniquement un acte exceptionnel sorti d'une singularité géniale ; une telle vision, d'un romantisme naïf, empêche de comprendre la création comme ontogénèse, engendrement de soi par inventions successives. » (P.224)

Elle débouche sur le concept d'individuation (elle se réfère non pas à C.G.Jung mais à G. Simondon). (P.225). Chez lui, le concept d'individuation regarde l'individu comme le lieu d'un flux continu de perceptions, d'affections, d'émotions qui doit reconstruire en permanence son rapport au monde. » « L'individu a le statut d'une naissance qui se perpétue. » (P.226). « Etre créateur, c'est se rendre soi-même fécond » (P.233) le créateur fait du perfectionnement de soi une réinvention de soi. (P.233)

En conclusion de ce chapitre, elle fait le lien avec le politique : « Alors[1] que l'efficacité ramène l'action à une fonction qu'il s'agit d'accomplir avec exactitude, la créativité agit, quant à elle, par un surplus de sens, par une inspiration libre, dans une visée de plénitude qui outrepassa l'utile ; il pourrait en être ainsi de la démocratie qui ferait d'une sublimation continue le programme moral de sa recréation politique. » (P239)

**Conclusion :** de la démocratie d'opinion à la démocratie de réflexion : Castillo prône « l'individuation collective » le « dépassement du dialogue par l'interlocution pour signifier l'ontogénèse d'une réalité commune dans les individus ou de la fondation originaire de l'individualité dans la relation ( ... ) L'individuation est le sentiment de se structurer soi-même dans l'activation des significations collectives ; dans la culture démocratique, les citoyens n'existent pas simplement l'un à côté de l'autre, mais l'un par l'autre » (P.249)

*Cette conclusion peut interpeller.* Herzog dans sa préface la reprend en ajoutant la notion de transcendance. « ce potentiel de progrès spirituel de l'homme ne peut gagner qu'en dépassant les fractures identitaires causées par les représentations anciennes et les disciplines des pouvoirs en place (...) Or, sans faire appel à la spiritualité, il n'est plus de politique qui unisse. » (P.18) « La co-construction des sujets humains n'est possible que s'ils trouvent la possibilité de multiplier leurs solidarités actives d'intérêt mutuel, dépassant les carcans institutionnels et les droits exclusifs, et en partageant un principe de justice selon lequel chacun doit pouvoir s'insérer en société et interagir pour partager des biens communs. (P.19)

*Question finale de Herzog :* « Nos sociétés nationales préfèreront-elles rester dans une position subordonnée, en demande toujours accrue de protections par leur Etat, où voudront-elles se transcender pour s'auto-responsabiliser, changer pour former une société européenne voire mondiale, et œuvrer à une nouvelle civilisation ? »(P.20)

*Mon avis :* Castillo propose une perspective éthique (donc philosophique et aussi historique). Une proposition parmi d'autres (notamment avec le concept d'individuation). Si le propos est exigeant, la structuration du livre soutient le lecteur.